



HAL
open science

De Terracher, Rousselot et Gauchat à Labov

Jean Léo Léonard

► **To cite this version:**

Jean Léo Léonard. De Terracher, Rousselot et Gauchat à Labov. 1er Congrès Mondial des Chercheurs Francophones, Jun 2019, Legon (Accra), Ghana. pp.49-64. <hal-04051473>

HAL Id: hal-04051473

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04051473v1>

Submitted on 28 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

De Terracher, Rousselot et Gauchat à Labov : les sources francophones du co-variationnisme moderne. Apport et développement épistémologiques.

Jean Léo LEONARD
Université de Montpellier 3, Dipralang
leonardjeanleo@gmail.com

Résumé : À la charnière des 19^e et 20^e siècles, des savants francophones suisses et français (Gilliéron, Gauchat, Rousselot, Terracher) ont posé les bases d'un paradigme qu'on peut appeler « dialectologie sociale », voire « dialectologie générale », par l'ambition de leur programme de recherches sur les causes de la variation et du changement linguistique, à travers des enquêtes de terrain dans leurs domaines de recherche respectifs (francoprovençal et poitevin-saintongeais, notamment). Dans quelle mesure leurs méthodes et les résultats de leurs recherches ont-ils laissé des traces dans la linguistique moderne, notamment la sociolinguistique, dominée depuis les années 1970 par le paradigme labovien ? On cherchera à montrer, à travers ce survol des avancées de recherche des premiers dialectologues francophones, dans quelle mesure la linguistique est vraiment une science cumulative, et quelles sont les modes opératoires qui garantissent qu'une recherche en langue internationale ne sert pas seulement des fins hégémoniques de domination, mais plutôt un échange fécond entre peuples, cultures et traditions de pensée.

Mots-clés: épistémologie, dialectologie, sociolinguistique, sociologie des sciences, historiographie.

Abstract: At the turn of the 19th and 20th centuries, Swiss and French scientists (Gilliéron, Gauchat, Rousselot, Terracher) laid the foundations of a paradigm that could be called "social dialectology" or "general dialectology". Their research program on the causes of variation and linguistic change, through fieldwork carried out in their respective fields of research (French-speaking and Poitou-Saintongeais, in particular), was challenging. To what extent have their methods and the results of their research, impacted modern linguistics, especially sociolinguistics, dominated since the 1970s by the Labovian paradigm? We will try to show, through this overview of the research advances from the first French dialectologists, to what extent linguistics is really a cumulative science. What procedures guarantee that a research in international language does not serve only hegemonic ends of domination, but rather the scope of a fruitful exchange between peoples, cultures and traditions of thought?

Key words: Epistemology, dialectology, sociolinguistics, sociology of sciences, historiography.

1. Problématique

La problématique qui sera abordée tout au long du présent article fait écho à une question de fond que posait l'historien et épistémologue de la linguistique, Gabriel Bergounioux, dans l'introduction d'un numéro de la revue *Langue Française* consacré au thème empirique *Enquête, corpus et témoin* :

« Au fond, la question peut se formuler crûment : en quoi serions-nous devenus plus savants ? Qu'avons-nous appris de la confrontation aux locuteurs ? Et des théories linguistiques actuelles ? A l'inverse, y a-t-il trace, dans ces théories linguistiques, des enquêtes, des corpus ? » (Bergounioux, 1992 : 4)

Cette question revient à se demander dans quelle mesure la science est-elle vraiment cumulative ? Quelle qualité de lecture est requise pour que des avancées de recherches (publiées sous forme de thèses ou de monographies, d'articles, de rapports) reste, et fasse partis des acquis heuristiques pour des horizons de recherche contemporains, ou stimulants pour des recherches futures ? Quelle est l'incidence des hégémonies et de leurs propriétés psycho-sociales (prestige, modes, etc.) et géo-économiques dans l'émergence et la formation de champs de connaissance ?

Bergounioux rappelle le paradoxe de l'instabilité des données issues de l'oralité dans une note du même article programmatique cité plus haut :

« Un problème crucial pour les dialectes du français mais aussi dans toute étude de phénomènes non répertoriés par l'écrit : les données apparaissent toujours instables, labiles, évanescences, et finalement fragmentaires, à l'enquêteur » (*Ibidem*).

Ce défi de la diversité et de la complexité auquel font face, à la charnière des 19^e et 20^e siècles, les sciences émergentes que sont aussi bien la linguistique (à travers les sous-paradigmes que sont la grammaire comparée, héritière de la philologie, science des textes), que la sociologie ou l'anthropologie, fait irruption dans un monde savant où la méthode dominante était jusqu'alors la statistique, qui n'avait succédé que très récemment à la réflexion philosophique et à la description naturaliste, fondées sur des observables soit abstraits, soit choisis pour leur exemplarité matérielle d'échantillons archétypiques. Tout comme de nos jours, où la complexité du monde globalisé nous apparaît comme de plus en plus complexe, intriquée et irréductible à des catégories aprioristiques, les faits de langue et de société ont décontenancé les premiers explorateurs de la variation, qu'elle soit dialectale ou culturelle. La recherche des corrélations (réflexe induit par la méthode statistique) s'est retrouvée confrontée au défi du « terrain ». À ce titre, les travaux des trois auteurs francophones (deux français : Rousselot et Terracher et un suisse : Gauchat) que nous allons aborder, offrent trois études de cas exemplaires de la tension épistémologique suscitée par cette transition méthodologique, il y a un peu plus d'un siècle, dans la même situation de transition que celle qui opère actuellement, entre 20^e et 21^e siècles.

Or, aujourd'hui peu de sociolinguistes ou de spécialistes de sociologie du langage connaissent l'œuvre de ces trois savants, pourtant novatrice, et qui recèle encore un grand potentiel heuristique. Qu'est-ce qui a causé la rupture apparente de la recherche selon le macro-projet esquissé par les efforts conjoints de ces trois savants ? Certes, on peut arguer de l'incidence dramatique et délétère de deux guerres mondiales (traumatisme collectif et oblitération des acquis scientifiques et humanistes ayant

précédé la Première Guerre mondiale, « urgentisme » (culte de l'urgence et de la célérité) et « présentisme » (culte de toute production contemporaine et désintérêt pour les productions du passé), effort de guerre et reconstruction, etc.). Il sera toujours judicieux de s'interroger sur le gâchis aussi bien humain que moral et culturel que l'Europe s'est infligé à elle-même et a imposé au reste du monde à travers ses guerres mondiales (qu'il s'agisse de guerres réelles ou de « guerres froides » ou celles en cours depuis 2001 se réclamant du « choc des civilisations » – concept douteux, de nature auto-référentielle, ou auto-prédictive). Même en Europe, les sources historiques du savoir sont souvent négligées, oubliées, méconnues. Un retour réflexif et constructif (et non pas seulement à simple finalité d'archivage et de muséographie) sur les apports historiques des humanités modernes serait salutaire, avant de donner des leçons au reste du monde, ou de se contenter de suivisme, dans le sillage des hégémonies dominantes, anglo-saxonne ou asiatique. Il en va de même ailleurs : une historiographie de la recherche sur les langues africaines (cf. Doneux 2003), ou tout autre domaine de connaissance à échelle continentale, sera toujours salutaire. C'est là un défi pour les Humanités Numériques (HN). Des HN qui ne se contenteraient pas de simplement collecter et mettre à disposition, mais qui inciteraient à dépasser le présent et aller à la rencontre du futur, avec les clés aussi bien de la recherche contemporaine, que de ses racines épistémologiques et méthodologiques endogènes, héritées du passé.

Notre méthodologie sera analogue à celle de Pierre Swiggers dans sa synthèse sur l'apport d'un autre linguiste d'envergure du début du 20^e siècle, Georges Millardet (Swiggers 2009) : identifier les lignes de force d'une méthode considérée comme acquise, sans nécessité de retour réflexif, en la situant dans le contexte épistémologique de son époque, en s'appuyant sur des citations et des faits de langue des auteurs analysés, afin de « mettre en relief [leur] apport critique et constructif », dans une double perspective : historiographique (les leçons du passé) et prospectives (les perspectives potentielles pour la recherche contemporaine et future). Cette démarche est analogue à celle que nous avons proposée pour un retour réflexif sur l'actualité des néogrammairiens (Léonard 2014), et se recoupe également avec la perspective d'épistémologie contrastive pour les langues africaines suggérée par Léonard & Rialland (2018).

Nous aborderons dans la section 2 les modélisations d'hier, aujourd'hui et demain, afin de contextualiser les enjeux contemporains de la recherche en dialectologie sociale et en sociolinguistique. De là, nous aborderons dans la troisième section nos trois études de cas, selon le « principe d'Héraclite », qui veut que ce n'est jamais le même baigneur qui plonge dans la même rivière (le savant, plongeant dans le courant du fleuve épistémologique) : le prévariationniste Louis Gauchat (1866–1942) – *le monument*, aujourd'hui évoqué par la sociolinguistique moderne, qui se positionnait alors par rapport

à l'empirisme expérimental de l'abbé Rousselot (1846-1924), *Le Maître* –, et Adolphe-Louis Terracher (1832-1955) – *l'oublié*, dont la thèse, publiée en 1914 (Terracher, 1914) préfigure la sociolinguistique moderne, par sa double focale méthodologique : d'une part, une observation fine des faits de langue sur le terrain, dans un segment de l'amphizone que forme le Croissant entre Oc et Oïl au sein du gallo-roman, dans l'Angoumois, d'autre part, par sa recherche des corrélations avec des facteurs externes susceptibles de déterminer de manière robuste la variation dialectale (les « intermédiaires humains constants », selon ses propres termes, à savoir, les intermariages entre communautés voisines dans cette aire hautement interférentielle). Nous ouvrirons dans la section 4 une discussion sur l'apport de ces trois linguistes du début du 20^e siècle, tout en questionnant notre époque, qui gagnerait à se vouloir, ni passéiste, ni futuriste, ni obnubilée par le présent ou le court terme, pour envisager une façon de mener les recherches dans les humanités sans préjugés d'époques.

2. Modélisations d'hier, aujourd'hui et demain

2.1. Les « Trois vagues » de Pénélope Eckert

Pénélope Eckert a récemment proposé d'analyser l'évolution récente des recherches en sociolinguistique et en sociologie du langage à travers le prisme des trois « vagues » ou trois phases de développement des prémisses en sociolinguistique (Eckert 2012, 2015) :

(1) La grande fresque macrosociale et l'héritage de la stratification déterministe : *l'éventail des styles adaptatifs*. Cette approche serait caractéristique du co-variationnisme inauguré dans les années 1970 par le sociolinguiste américain William Labov, qui fondait son analyse sur une étude quantifiée des variables phonologiques de l'anglais nord-américain, depuis la langue parlée par les vendeurs de supermarchés situés dans différents quartiers, représentatifs de différents milieux sociaux, et s'adaptant par conséquent de manière quasiment transactionnelle à la façon de parler de leurs interlocuteurs, en fonction de normes variables, acceptant une marge de règles variables (cf. Labov 1973).

(2) La *densité micro-ethnographique et pragmatique* (communautés de pratique, styles de vie) et la construction de soi et des autres. Cette approche a tout à voir avec la problématique connexe des systèmes d'apprentissage, autrement dit, les normes socio-cognitives, et s'inscrit en faux contre des catégorisations aprioristiques et non ancrées dans une connaissance des milieux socioculturels des

sujets parlants.

(3) Le *bricolage du sens dans la trame indexicale que tisse l'individu dans la société*, et dans la toile où il se débat, faite de *domination, de résilience* et de stratégies ou tactiques de subsistance ou de survie.

Or, à l'exception des mesures quantitatives, caractéristiques du paradigme labovien, ces trois points de vue sont présents, quoique de manière latente et implicite, dans tout ce qui relève de la description des variables linguistiques, qu'elles soient phonologiques (à l'époque, le terme de « phonétique » était le seul utilisé) ou morphologiques, de nos trois auteurs (Gauchat, Rousselot et Terracher). Lire leurs travaux, c'est à chaque fois plonger dans une approche herméneutique, résolument qualitative et socialement ancrée, des faits de variation.

2.2. Lignes de force et polarités empiriques

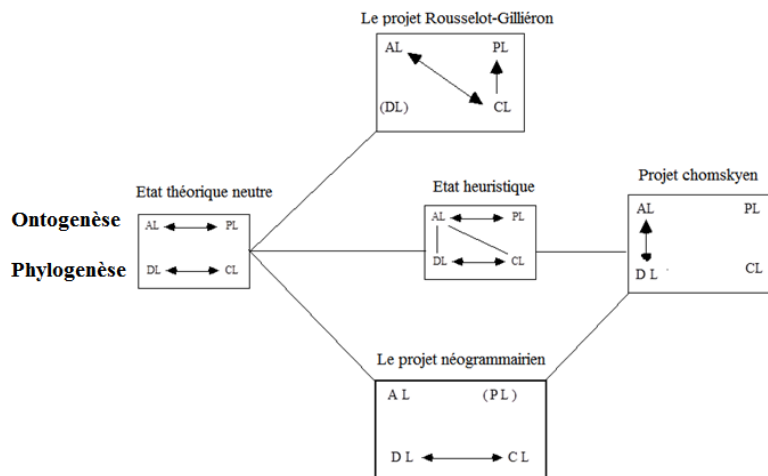
Qu'est-ce qui fait l'intérêt du changement et de la variation linguistiques dans le champ des Sciences du langage ? Le CL (Changement Linguistique) et la VL (Variation Linguistique) sont les deux facettes d'une clé de la diversité des langues, et sont des questions héritées de la « tradition de recherche » de la linguistique moderne, dès les premiers comparatistes, au début du 19^e siècle. Au comparatisme classique germanique – Franz Bopp (1791-1867), Rasmus Rask (1787-1832), Jakob Grimm (1785-1863) – va se succéder le courant néo-grammairien – August Leskien (1840-1916), Karl Brugmann (1849-1919), Hermann Paul (1846-1921) –, et leur doctrine de l'inexorabilité des changements phonétiques. Cette « doctrine » va être à la fois contestée (par l'approche lexicaliste) et affinée (par l'*aréologie*, ou *étude des aires géolinguistiques*) par les dialectologues romanistes francophones et germanophones, notamment autour du grand projet de l'ALF de Jules Gilliéron (1854-1926), qui fonde une théorie explicative lexicaliste du CL, par le jeu des réparations sur les « collisions homonymiques » qui surviennent, par le travail constant de l'érosion phonétique des étymons, sur le lexique. D'où une tendance à ce que Gilliéron appelle la « thérapeutique verbale » : si APIS 'abeille' et AQUA 'eau' sont destinés à converger en [aev] puis [e(v)] (cf. *évier*, aboutissement de la forme dérivée AQUARIU, pour le deuxième terme), en fonction de l'inexorabilité des lois phonétiques portant ici sur les voyelles basses toniques libres et les consonnes labiales ou labiovélares intervocaliques et les voyelles atones, alors le lexique va s'auto-organiser afin de contrer cette homonymie, en appelant à la rescousse des vocables alternatifs, tels que « mouche à miel », ou bien on va emprunter à un dialecte ou une langue voisine (le

mot *abeille* du français moderne n'est jamais que le vocable provençal, à partir de la forme diminutive APICULA), cf. Gilliéron (1921). La linguistique fonctionnelle aura tôt fait de montrer que de telles stratégies compensatoires sont en définitive invraisemblables, tant les contextes distributionnels de ces deux mots sont incompatibles. Mais la théorie de Gilliéron contrait le mécanisme phonétique des néogrammairiens de manière habile, en introduisant du sens, en injectant massivement de la sémantique dans l'analyse des faits de langue en compétition dans de vastes espaces aussi bien qu'à échelle locale. Les observatoires de l'AL (Acquisition du Langage) et de la PL (Pathologie du Langage) sont deux champs empiriques connexes davantage liés aux sciences cognitives, en plein essor depuis plusieurs décennies. La recherche transversale sur les quatre domaines complémentaires de variation linguistique (AL, PL, DL, CL), peut se dénommer comme un projet global de recherche en *linguistique macro-variationnelle*. Ce paradigme se fixe pour objectif de décrire et d'expliquer la complexité l'éventail des manifestations linguistiques de la *capacité de langage*, depuis la fin du 19^e siècle. La « révolution chomskyenne » n'est qu'une brique de cette architecture, qui transcende les frontières nationales et les barrières intercontinentales.

Le schéma ci-dessous représente les enjeux de la modélisation de ces champs empiriques : deux polarités se superposent dans la matrice au centre à gauche du diagramme : la perspective ontogénétique (émergence du langage et des langues, apprentissage du langage), en haut, et la perspective phylogénétique, en bas. Dans un état théorique neutre, les domaines de l'AL (Acquisition du Langage) et de la PL (Pathologie du Langage) sont en relation ontogénétique : l'une constitue le moment émergent, tandis que l'autre constitue le moment déclinant, ou altéré, de manière dialectique ; les domaines de la DL (Diversité des Langues) et du CL (Changement Linguistique) se situent de manière parallèle sur le plan phylogénétique : la DL (Diversité des Langues) est en relation dialectique avec le CL (Changement Linguistique). Les deux plans peuvent être étudiés séparément, et constituent des totalités en soi. La relation dialectique est exprimée par la double orientation des flèches. De là, les options épistémologiques bifurquent, dans l'historiographie (ou « la vraie vie » de la science, telle qu'on peut aujourd'hui la considérer, rétrospectivement) : dans le projet de l'abbé Rousselot, l'AL est en relation avec le CL, car dans son étude sur la variation dans le « patois » d'une famille à Cellerfrouin (Rousselot, 1891), le fondateur de la phonétique expérimentale observe que CL et AL se rétroalimentent. Gilliéron ajoute à cette approche l'idée de la « thérapie verbale », selon laquelle le CL produit une forme de PL symbolique ou sémiotique, qui n'est autre que la collision homonymique (cf. flèches dans la micromatrice en haut du diagramme). À l'opposé, le projet néogrammairien (matrice en bas du schéma) n'a cure des conditions d'AL et de la PL, et il concentre

tous ses efforts, dans une visée classificatoire (finalité *taxinomique*, sur le plan phylogénétique : définir les limites et la structure interne des familles de langues, notamment de la famille indo-européenne, appelée initialement « indo-germanique »), à étudier la rétroaction entre CL et DL. En revanche, un projet de recherches comme celui qu'on rassemble sous l'étiquette « chomskyenne », fonde ses prémisses sur la simulation de la capacité innée de langage chez l'homme (le « dispositif d'AL », ou *Language Learning Device*), et de ses propriétés en *structure profonde* (la *forme logique*), pour rendre compte de la diversité des langues en *surface*, qui n'est somme toute que *phonologique*. PL et CL ne sont pas évacuées totalement pour autant, en raison de l'héritage jakobsonien notamment dans la composante phonologique de la théorie chomskyenne, à travers la notion de marque et de conditions de marquage, mais ces deux domaines ne sont pas directement reliés à la polarité principale, qui est transversale.

Figure 1. Modélisation par polarités épistémologiques en linguistique et dialectologie



Un état idéalement heuristique est suggéré au centre du diagramme : il correspond à l'état théorique neutre, auquel s'ajoutent des liens de recherche théorique et d'enquête empirique entre AL et DL (à la manière de Chomsky), ainsi qu'entre AL et CL (à la manière de Rousselot), mais sans nécessairement lier PL et CL. Les domaines entre parenthèses correspondent à des champs de recherche obliérés.

3. Le « principe d'Héraclite » : trois études de cas

Le schéma ci-dessus suggère que, vu de très haut, le projet de recherches de la linguistique moderne depuis le début du 19^e siècle converge davantage qu'on ne pourrait le penser *a priori*. En ce cas, la fonction cumulative de la linguistique comme science moderne fonctionnerait à plein régime, puisque la matrice heuristique du centre du diagramme unifie des projets qu'on aurait pensé irréductibles. Certes. Mais à ce degré d'observation, le grain est trop gros pour alimenter la réflexion. Certes, durant ces deux derniers siècles, les linguistes ont plongé dans le même fleuve, allant dans la même direction, malgré ses méandres, mais conformément au principe d'Héraclite, il ne s'agit pas vraiment des mêmes linguistes, ni du même fleuve. Voyons ce qu'ont pu apporter les trois chercheurs que nous avons caractérisés comme le *Monument* (Gauchat), le *Maître* (Rousselot) et l'*Oublié* (Terracher).

3.1. Louis Gauchat

Le rôle de l'étude pionnière en microdialectologie de Louis Gauchat, parue en 1905 dans un volume d'hommages est devenu légendaire, depuis les multiples allusions qu'en fit William Labov dans son ouvrage fondateur de la sociolinguistique (*op. cit.*). Plus récemment, un hommage soutenu a été rendu à cette courte monographie exploratoire, pour ne pas dire expérimentale, assorti d'une traduction intégrale en anglais (Chambers *et al.*, 2008). Les auteurs de ce travail de revalorisation, qu'on ne saurait assez féliciter pour leur initiative et la qualité de leur traduction et de l'exégèse épistémologique qui l'accompagne (Chambers, 2008), déplorent eux-mêmes que cet article que William Labov et eux-mêmes considèrent comme fondateur, ne soit pas davantage connu et rendu accessible à grande échelle (d'où leur initiative de le traduire en anglais).

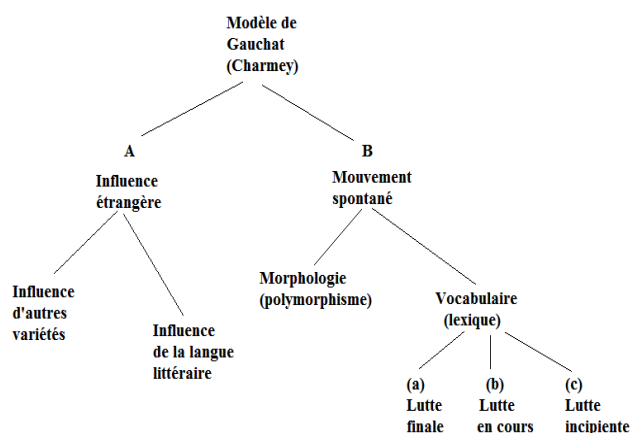
Alors que l'abbé Rousselot avait étudié la variation phonétique dans une seule famille au sein d'une commune charentaise (Cellefrouin), Louis Gauchat, par ailleurs concepteur, rédacteur et éditeur du monumental *Glossaire des Patois de Suisse Romande*, déclare ceci dans sa monographie sur la variation phonétique dans le patois franco-provençal de Charmey :

« Comme contre-partie de l'étude que je viens de publier sur les limites dialectales, c'est-à-dire sur le degré d'unité qui relie entre eux les parlers d'une région déterminée, j'offre ici un essai de description du type linguistique tel qu'il est constitué par les habitants d'un seul village. À l'unité de l'ensemble j'oppose la diversité du détail, au dialecte le langage individuel, à la macroscopie de mon premier travail la microscopie du deuxième. Les résultats de cette étude

serviront de correctif et, en quelques points, d'explication à ceux que je crois avoir obtenus par l'examen des parlers régionaux de la Suisse romande » (Gauchat, 1905).

La lecture de ce document reste incontournable, tant il fourmille de détails sur le milieu, les locuteurs et leurs diverses origines géographiques, mais aussi par son plan, que l'on peut résumer par le schéma de la figure 2.

Figure 2. Dispositif analytique mis en œuvre par Louis Gauchat dans sa monographie sur Charmey



L'auteur distingue en effet entre un versant A (les « influences étrangères [au village] ») et un versant B (le « mouvement spontané »), les principaux facteurs de miscégenation de la norme locale susceptibles d'avoir une incidence sur le changement linguistique observable dans la commune. Face à l'éternel paradoxe de l'idiolecte en situation dialectale, qu'on pourrait résumer selon la formule *ad hoc* « tout le monde parle pareil, mais chacun ne parle comme personne », Gauchat décrit à l'aide de variables phonologiques concrètes la trame de la variation ubiquiste qu'il observe. Le changement linguistique est partout et nulle part, mais l'œil exercé du dialectologue est cependant capable de distinguer avec acuité qui fait quoi, où, comment et pourquoi, au phonème et à l'allophone près. Les causes de rang A sont externes : les idiolectes mixtes de commerçants ou de personnes extérieures implantées dans le village au gré des échanges intercommunautaires, entre normes proches. Là, les isoglosses sont visibles à la trace, de rue en rue et de maison en maison, comme autant de pelotes de micro-isolats mixtes, dotés de peu de rayonnement. Plus insidieuse, l'influence de la langue littéraire travaille et remodèle la norme locale, surtout auprès des générations montantes, par le nivellement de l'acculturation propre à toute situation diglossique. Les facteurs de rang B sont internes, et ils relèvent d'une part du polymorphisme, souvent au titre de doublets optionnels, de manière relativement

statique, d'autre part, d'un modèle sous-jacent de concurrence (on dirait aujourd'hui, d'un modèle de compétition), entre lexèmes oscillant entre trois états possibles : la « lutte finale » (ou rétion déclinante), la « lutte en cours » (ou résistance/résilience active) ou, pour les options émergentes, la lutte incipiente, à la manière d'une courbe de Gauss. Le modèle est à la fois statique (états mixtes) et dynamique (rayonnement vertical ou superposition, courbe évolutive de lexèmes concurrents). Le dernier modèle rappelle celui de la diffusion lexicale (Chen, 1972). Certes, rien n'est quantifié, dans cette étude pilote, mais on gagne en *qualité* ce qui est perdu en *quantité*, à travers le grain fin de la description des faits de langue.

3.2. Jean-Pierre Rousselot

La « thèse française » de J-P (ou Pierre-Jean, ou Jean) Rousselot (1892) sur les modifications phonétiques étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente), dans un segment du Croissant linguistique, mérite d'être attentivement relue aujourd'hui. Comme le fait remarquer son recenseur pour la revue *Romania*, Antoine Thomas (1892), ce travail académique détonne et étonne par son plan : non seulement l'auteur fonde la phonétique expérimentale dans la première partie (p. 8-144), mais toute la deuxième partie ne suit aucunement le plan attendu pour une monographie de phonétique historique, même si elle se fonde sur des observations de terrain, sur ce plan de l'observabilité orale du système, car loin d'utiliser le dispositif analytique néogrammairien, l'abbé Rousselot déploie son analyse sur des variables « phoniques » (on dirait aujourd'hui phonologiques), telles que « I. Articulations conservées depuis l'époque latine ; II. Changements d'articulations; III. Simplification des consonnes doubles; IV. Changements de sonorité; V. Chute de consonnes; VI. Vocalisation des consonnes; VII. Formation de consonnes nouvelles ». Mieux encore, il choisit d'autant plus ces « variables » qu'il en détient les clés explicatives par des facteurs aérodynamiques en amont, articulatoires en aval (y compris la racine de la langue, qui relève du *nec plus ultra* aujourd'hui de la description fine en phonologie de laboratoire), et psycho-neurologiques *a posteriori*. Alors qu'on pourrait croire que la deuxième partie de la thèse (p. 145-316), sur son terrain familial, se contentera d'observer trois générations de locuteurs *in situ* depuis son fauteuil, la liste de ses informateurs s'étale sur une dizaine de pages, en rangs serrés, couvrant systématiquement trois générations dans un voisinage si large qu'il constitue une micro-région (p. 164-172), ce qui lui permet de dater avec une précision d'agent recenseur non seulement l'émergence des changements phonétiques, mais également leur diffusion lexicale (cette fois-ci, bien avant Matthew Chen, sans compter Gauchat et Terracher), série lexicale par série lexicale, en fonction

de leur fonction et de leur rendement discursif, et de ce qu'on appellera plus tard, dans le structuralisme fonctionnaliste, la distribution complémentaire (que, on ne le rappellera jamais assez, le dispositif analytique néogrammairien d'analyse positionnelle des consonnes et des voyelles, préfigurait de longue date). C'est aussi en cela, par sa précision et sa vision sous forme de ce qu'on appellerait aujourd'hui variables (morpho)phonologiques, que J-P Rousselot peut être considéré comme le Maître des dialectologues de cette période. À le lire, on peut même dire que le paradigme pourtant considéré très récent de la *Phonologie de laboratoire*, qui ancre le raisonnement phonologique dans la phonétique expérimentale, et dont John Ohala est l'un des représentants les plus connus aujourd'hui (cf. <http://linguistics.berkeley.edu/~ohala/>), remonte à ... la fin du 19^e siècle et que, à ce titre, la phonétique n'a en rien trahi l'impératif cumulatif et de continuité des connaissances. John Ohala, qui a si souvent visité le Laboratoire de Phonétique et Phonologie de l'Université de Paris 3, hébergé par l'ancien Musée de la Parole, au 19 rue des Bernardins (UMR 7018), serait le premier à reconnaître cette filiation. Dans la troisième partie de sa thèse, sur « le fonds nouveau du patois » (p. 317-345), Rousselot réalise avec brio une observation en temps réel des mécanismes de l'analogie chère aux néogrammairiens, et fonde son argumentaire sur un modèle sociocognitif implicite, bien plus subtil qu'une explication par la seule acculturation due à la pression de la langue littéraire, comme le montre ce passage, qui donne un aperçu de la précision dans l'analyse du rhizome familial observé par l'auteur :

« Le groupe *gl* s'est réduit à *l* dans la famille Bourgeate entre la naissance de Marguerite (1859) et celle de Joséphine (1863). La première dit *glānă* « glaner », la seconde *lĕnă*. Mais, à cette même époque, *l* se réduisait à *y*, et, chez Joséphine, elle n'est restée qu'a ce seul cas, à l'initiale. Or, la plus jeune sœur, Maria (1880), ayant complètement perdu *l*, comment prononcera-t-elle ce mot ? Tout dépendra de qui elle l'aura appris. Si c'est de sa sœur Joséphine, elle continuera la transformation commencée et dira *yĕnă*. Si, au contraire, elle l'entend de ses sœurs aînées, elle ne pourra dire que *gyānă*. Ainsi l'évolution régulière de *gl* aura été brusquement interrompue, et la langue aura pris une autre voie. » (Rousselot, *op. cit.* : 337)

3.3. Adolphe-Louis Terracher

D'après une communication personnelle de son disciple, le dialectologue Valeriu Rusu (qui fut, à son tour, le maître de l'auteur de ces lignes), le linguiste et phonéticien roumain Alexandru Rosetti (1895-1990) reprochait à William Labov d'avoir « oublié » que c'était Adolphe-Louis Terracher qui

avait « inventé » la sociolinguistique. Bien qu'exagéré (car on saura au moins gré à W. Labov d'avoir retenu et mis en valeur de manière décisive l'apport de Louis Gauchat, malgré la « barrière de la langue »), citer cet aimable reproche n'en revient pas moins à rappeler le fil rouge de la présente réflexion : dans quelle mesure la linguistique est-elle une science suffisamment cumulative ? Avons-nous suffisamment retenu les leçons des recherches et des acquis du passé ? En outre, force est de constater que les objets aussi bien que les objectifs de la recherche ainsi que les méthodes convergent davantage, entre Gauchat (1905) et Labov (1973), qu'entre Terracher (1914) et Labov (*ibidem*). On pourrait même dire que, paradoxalement, la recherche de Terracher sur les « aires morphologiques » dans l'Angoumois est résolument davantage corrélationniste (recherche des relations de cause à effet entre facteurs externes et facteurs internes de la variation linguistique, à travers une variable indépendante, en l'occurrence, les intermariages) que celle de William Labov sur la variation de l'anglais à Martha's Vineyard ou à New York. Si les deux chercheurs certes consacrent leurs efforts à faire apparaître les dynamiques de stratification sociale du changement linguistique, l'un le fait du double point de vue de la géolinguistique, en suivant le paradigme initié par Gilliéron en réponse à la théorie générale du changement phonétique des Néogrammairiens, et de l'acculturation face au rayonnement de la langue nationale, qui passe par le vecteur de la variété d'Oïl qui aplatit les faits d'Oc dans cette portion de Croissant linguistique, l'autre centre son analyse sur la stratification par couches sociales (ou *classes* sociales) en milieu périurbain (Martha's Vineyard) et urbain (New York), sur un continuum diaphasique jouant sur ce que Bourdieu appelait « la distinction » ou, plus communément, sur ce qu'on peut subodorer des manifestations symboliques de l'identité de classe. Les deux extraits ci-dessous sont caractéristiques de cette différence de perspective : en (1), Terracher problématise la « géologie linguistique » et son caractère (post)déterministe, pour ne pas dire, abusivement déterministe, par rapport aux interactions sociales durables (comme les intermariages), soulignées en (2) :

(1) « La 'géologie' linguistique a opéré une réaction très salutaire contre les excès de la phonétique locale. Au nom de la méthode dite historique, d'aucuns tenaient pour indiscutable l'opinion (foncièrement anti-historique) qu'en chaque village de France le parler populaire représenterait le terme de l'évolution autochtone, normale et spontanée d'un latin vulgaire uniformément répandu il y a 15 ou 18 siècles sur le sol gallo-roman : les études 'géologiques' ont prouvé que 'pour être d'accord avec la phonétique locale, une forme n'est pas nécessairement autochtone' ». (Terracher, 1914 : V-VI).

(2) « Ce qui importe avant tout, c'est de montrer comment les relations entre les hommes –

et quelles relations – agissent sur la répartition du langage, c'est de dégager les intermédiaires humains constants entre la répartition du langage et l'histoire locale'. Parmi ces intermédiaires humains constants, les intermariages sont sans doute l'un des agents essentiels' (*idem.* : XI)

À ce titre, les questions réflexives que pose Terracher sont d'une grande modernité, voire rappellent le scepticisme de notre postmodernité (cf. [3]) :

(3) « Qu'est-ce au juste que l' 'histoire locale' ? Qu'entend-on exactement, en chaque point et en chaque moment, par rapports sociaux ? Quels sont, parmi les innombrables rapports sociaux du passé et du présent, ceux qui ont agi ou agissent sur le langage ?' (Terracher, *idem* : X)

Ces questions seraient interprétées aujourd'hui comme une incitation à rechercher davantage des communautés de pratique et des réseaux mouvants que des communautés essentialistes, identitaires (ou ethniques) ou référentiaires (par exemple, par sentiment d'appartenance à une *classe sociale*). De même, le corrélacionisme de l'auteur reste somme toute sinon relatif, du moins prudent, afin de mieux mettre en valeur ce qu'il appelle les intermédiaires humains constants, qui fourniraient les seules corrélations robustes (4) :

(4) « Autant de questions qui surgissent pour indiquer que les coïncidences jusqu'ici constatées restent partielles et peuvent être fortuites » (*ibidem*).

Enfin, le parti-pris de l'auteur de fonder son analyse sur la morphologie et donc sur la formation des radicaux et les listes de morphèmes (clitiques pronominaux et affixes dérivationnels et flexionnels) en concurrence entre types d'Oïl, d'Oc et norme littéraire, convergent avec les conclusions les plus récentes de la linguistique postlabovienne, qui a recentré l'analyse des variables sur les allophones et les radicaux (stems), plutôt que sur l'analyse distributionnelle des allophones ou sur les lexèmes (5) :

(5) « J'ai jugé bon de préférer le criterium morphologique aux *criteria* phonique, phonétique et

lexicologique » (*id.* : XIII).

La modernité (voire, ironie du sort, la *postmodernité*) de Terracher dans sa monographie parue l'année même du début de la Première Guerre mondiale donne une extension à notre question de la robustesse des acquis, en relation avec l'oubli des avancées méthodologiques et empiriques du passé, et rappelle la question posée par l'épistémologue Bruno Latour (1992) : « avons-nous jamais été modernes » ? Car si Latour posait la question en raison de la forfaiture de la notion de modernité du politique et du scientifique évaluable à l'aune de leurs capacités respectives à séparer rationnellement les deux domaines de la Nature et de la Culture, en vue d'une gestion rationnelle de la première par la seconde, au lieu de produire de néfastes hybrides et de déboucher, au terme de deux siècles de « progrès », sur une catastrophe comme l'anthropocène, sommes-nous ici face à un flagrant délit d'absence de la dimension cumulative en sciences humaines ? Il importe de noter également que la recherche des « intermédiaires humains constants » avait été inspirée à Terracher par une monographie parue d'abord en danois en 1847, puis en suédois du folkloriste scandinave Carl Säve (1855), sur les costumes et autres attributs qu'on appellerait aujourd'hui « sémiotiques », en Dalécarlie, dont les configurations géographiques sous forme d'aires nettement délimitées se recoupaient avec les aires dialectales, en raison des intermariages et des types de structures élémentaires de parenté en vigueur localement (en résumé, une forte endogamie causée par l'héritage égalitaire entre descendant, poussant à la fragmentation des terres, compensable uniquement par le principe consistant à épouser la fille du voisin, afin d'arrondir les terres de la propriété).

4. Conclusion et perspectives

On voit que ce qui fait la force de la recherche dans un domaine linguistique, comme la francophonie, n'est pas tant la nature de la langue utilisée comme vecteur de pensée, que la diversité et la confluence de la pensée entre différentes traditions nationales (pour l'époque examinée ici, suisse et française : Gauchat et Gilliéron étaient Suisses, Rousselot et Terracher étaient Français) ainsi que le cosmopolitisme et la mobilité des penseurs (Terracher a enseigné à l'Université de Liverpool et a enseigné à l'Université de Strasbourg et à Clermont-Ferrand, et l'une de ses sources d'inspirations, Carl Säve, était scandinave). C'est dans le multilatéralisme et l'ouverture au reste du monde que germent les « œuvres ouvertes » (Eco, 1962) qui font progresser la science. C'est par la diversité des origines, des cultures et des traditions de pensée, autant que par les individualités et les méthodes, que la science

progresses. Le vecteur d'expression linguistique (francophonie, anglophonie, germanophonie, italophonie, hispanophonie, arabophonie, russophonie, etc.) agit certes comme l'élément rassembleur, et finit par se dissoudre dans la multiplicité des apports. Nous avons vu que la sociolinguistique anglophone représentée par le paradigme labovien a bénéficié de l'apport francophone... suisse, par le biais de Louis Gauchat, tout comme la recherche en dialectologie sociale en Suisse et en France s'est constituée sur la base de et en réaction au paradigme germanique (et germanophone) de la grammaire comparée et des Néogrammairiens. Les langues véhiculaires donnent ainsi le meilleur d'elles-mêmes lorsqu'elles font office de « langues ouvertes » ou de « langues multilatérales », plutôt que comme « langues hégémoniques ». À ce titre, la rencontre de la francophonie, de l'anglophonie, de la lusophonie et d'autres langues et espaces véhiculaires en Afrique est un immense atout pour le futur du continent et de l'humanité en général. Le présent congrès à Accra œuvre précisément en ce sens, et nous espérons que ce rapide survol des débuts de la dialectologie théorique en Europe francophone au seuil du 20^e siècle inspirera nos collègues africains pour entreprendre le même genre d'études historiographiques et de questionnement épistémologique sur le paradigme de la linguistique africaine, dans une perspective multilatérale, intégrant aussi bien les recherches autochtones, endogènes, que coloniales et postcoloniales.

Références :

Bergounioux Gabriel (1992), « Les enquêtes de terrain en France », *Langue française*, n°93, p. 3-22.

Chambers J. K. (2008), « Louis Gauchat, Proto-Variationist », *Historiographia Linguistica* XXXV, 1/2, 215-225.

Chambers J. K., Cummins Sarah et Jeff Tennant (2008), « Louis Gauchat — Patriarch of Variationist Linguistics », *Historiographia Linguistica* XXXV, 1/2, p. 213–274.

Chen Matthew (1972), “The time dimension: Contribution toward a theory of sound change”, *Foundation of Language* 8, p. 457-498.

Doneux Jean Léonce (2003), *Histoire de la linguistique africaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

Eco Umberto (1962), *Opera aperta. Forma e indeterminazione nelle poetiche contemporanee*, Milano, Bompiani.

Eckert Penelope (2012), « Three Waves of Variation Study : The Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation », *Annual Review of Anthropology*, 41, p. 87-100.

Eckert Penelope (2015), “The Quantitative Study of Sociolinguistic Variation”, conférence au Labex EFL, Paris, <http://web.stanford.edu/~eckert/Courses/ParisLabex.html>.

Gauchat Louis (1905), “L’unité phonétique dans le patois d’une commune”, in Ernest Bovet *et al.*, *Aus romanischen Sprachen und Literaturen: Festschrift für Heinrich Morf zur Feier seiner funfundzwanzigjährigen Lehrthätigkeit von seinen Schülern dargebracht*, Halle/Saale, Max Niemeyer, p. 175–232.

Gilliéron Jules (1921), *Pathologie et thérapeutique verbales*, Paris, Champion.

Labov William (1973), *Language in the Inner City*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, traduction française par Alain Kihm (1976) *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit.

Latour Bruno (1991), *Nous n’avons jamais été modernes. Essai d’anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

Léonard Jean Léo (éd) (2014), *Actualité des Néogrammairiens*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, n° 23, Louvain.

Léonard Jean Léo et Rialland Annie (éds.) (2018), *Linguistique africaine : perspectives croisées, Journées scientifiques de la Société de Linguistique de Paris*, Paris, Editions de la SLP.

Swiggers Pierre (2009), «Linguistique et dialectologie romanes : l’apport de Georges Millardet», *Dacoromania, serie nouă*, XIV, 1, Cluj-Napoca, p. 11–24.

Rousselot Jean-Pierre (1891), *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d’une famille de Cellefrouin (Charente)*, Paris, Welter.

Säve Carl (1855), *Några upplysningar om Dalamålet och Dalallmogens Folklynn*, Stockholm.

Terracher Adolphe-Louis (1914), *Les aires morphologiques dans les parlers populaires de l’Angoumois (1800-1900)*, Paris, Honoré Champion (mis en ligne par l’Institut d’Etudes Occitanes de Paris, sur le lien <http://ieoparis.free.fr>).

Thomas Antoine (1892), «Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d’une famille de Cellefrouin (Charente). Recension de la thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par l’abbé Rousselot, in *Romania*, 21-83, p. 437-444.